

« La Traversée du dimanche », de Boris Schreiber

### **La difficulté d'être**

Est-ce que son dixième livre va permettre à Boris Schreiber d'être enfin largement reconnu, comme auteur unique et subtil ? J'en fais le pari, car dès les premières lignes on se laisse prendre au ton de la narration, avant de se prendre au jeu de l'intrigue à suspense.

Le ton si particulier du roman vient de ce que le « nous » remplace le « je », et loin d'être un procédé littéraire gratuit, ce pluriel inhabituel colle parfaitement à la peau du héros-narrateur, Béator. Béator a décidé, en ce dimanche jour anniversaire de sa mère, d'aller lui rendre visite dans sa maison de retraite. Depuis son réveil jusqu'au coucher du soleil, nous assistons à sa lente progression, au prix de mille et une difficultés, pour parvenir tout juste près des murs de l'asile. Car Béator n'est pas un homme ordinaire, il est de ces êtres immatures, abouliques, pour qui chaque geste équivaut à soulever une montagne et chaque décision implique une ratiocination sans fin. Il a la cinquantaine, mais se trouve aussi démuni qu'un enfant devant la vie, l'innocence en moins ; car il est retors, notre Béator, et ne recule devant aucun subterfuge ni monstruosité pour se protéger. Et, s'il retarde l'échéance de ce dimanche, c'est pour éviter d'être confronté à sa vérité : car il s'est bâti un monde à lui, où la réalité tout juste transfigurée lui donne le beau rôle : son emploi de gardien de parking, son studio, son épouse et son enfant sont pour lui des sujets de fierté ; or, il ne doit travail et logement qu'aux largesses de sa maman, et a inventé les deux autres.

Parce que cette visite risquerait de faire éclater ce fragile univers d'illusion, il nous fait croire que tout se ligue contre lui : comment, un dimanche, trouver des fleurs et un cadeau, alors que tout est fermé, que les métros n'arrivent pas et que les taxis ne s'arrêtent pas ? Sorti après maintes tergiversations de son appartement-cocon, Béator n'en finit pas de tourner en rond dans la ville et d'y revenir – comme il tourne autour de lui et, bavard impénitent, justifie son propre enfermement – une errance immobile et pathétique qui l'amène finalement... au cimetière où est enterré son père.

Alors, le rythme s'accélère, et après avoir montré le personnage dans sa lutte sempiternelle contre les choses les plus banales, Boris Schreiber nous livre la clé de cette folie dérisoire.

La progression inéluctable du roman est une réussite. Et ce qui ne l'est pas moins, c'est ce mélange de gravité et d'humour qui imprègne la personnalité de Béator, et qui justifie encore ce « nous » multiple et déliquescent. Bourreau ou victime, Béator est un héros que l'on n'oublie pas de sitôt.

Martine FRENEUIL

*Luneau Ascot, 199 p., 65 F.*